

Lurelu



Le guerrier massai

Francine Sarrasin

Volume 45, Number 1, Spring–Summer 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98894ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sarrasin, F. (2022). *Le guerrier massai*. *Lurelu*, 45(1), 77–78.



Le guerrier massai

Francine Sarrasin

77

L'histoire racontée ici a tout d'un parcours initiatique. Elle touche un peu la magie des cultures lointaines, traverse les océans et le temps, pour finalement s'installer à proximité du quotidien. Le guerrier massai, ce mannequin de bois sculpté, est le véritable héros de l'aventure. C'est lui qui permet le passage de l'expérience voyageuse d'un adulte à la jeune vie d'un enfant, d'un père à son fils qui, devenu grand, témoigne à son tour. *Le guerrier massai* de Laurent Pinabel (Éd. 400 coups) ne représente pas un individu africain en particulier, il est plutôt l'archétype d'une certaine africanité et le témoignage de la conscience de l'autre. Aussi, sans complaisance ni couleur autre que les infinies nuances de gris, l'ouvrage qui lui est dédié va à l'essentiel.

De l'importance de la rencontre

Est-ce la taille du guerrier qui impose le respect? Ne serait-ce pas plutôt le mystère qui l'entoure? Quoi qu'il en soit, la sculpture s'installe dans le récit comme si cela allait de soi. «Puis mon père quitta la marine marchande et se maria. Ils emménagèrent donc à trois, avec la statue de bois.» Debout au centre d'une composition épurée et entourée des cartons entrouverts du déménagement, cette statue, toute noire, impose sa présence quelque peu dominatrice, la symétrie de la structure ajoutant de l'assurance au modèle.



Dans ce contexte, la présence africaine déplacée en terre étrangère semble conserver un peu de son caractère tribal, mais elle peut aussi faire penser au culte associé aux cérémonies religieuses occidentales. D'une façon ou d'une autre, l'importance du guerrier se voit tout à fait affirmée. D'autant qu'on retrouve, tout de suite après, l'ombre gigantesque de ce personnage qui s'étire sur le blanc de la page suivante. Montrée à l'envers et fortement contrastée dans l'éclairage de la lune, cette ombre a du paradoxe : déjà vue la tête en bas, elle n'est pas l'image de la vraie sculpture mais celle, longuement inclinée, de son reflet, de son double. Plus! Elle pourrait surgir directement de la maison puisqu'aucune trace, autre que cette ombre, n'est visible. Maison et guerrier voudraient se confondre, cependant que le rapport entre les deux reste ambigu. Il faut voir comment, à sa manière, l'ombre géante réduit l'impact de la maison. C'est bien le guerrier qui impose ici sa dose de mystère. En marquant son territoire, il devient le gardien de la maison. «C'est là que je suis né. Nous vivions dans une petite maison.»

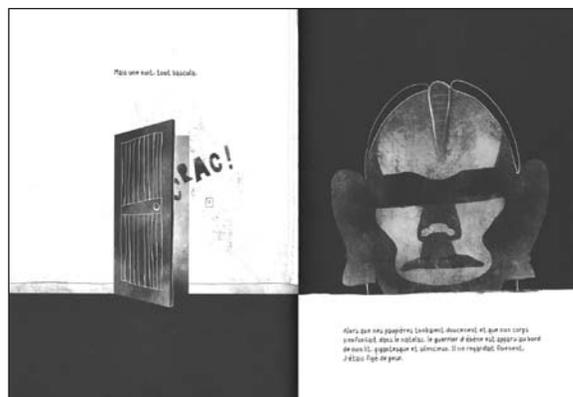
Guerre de fantômes

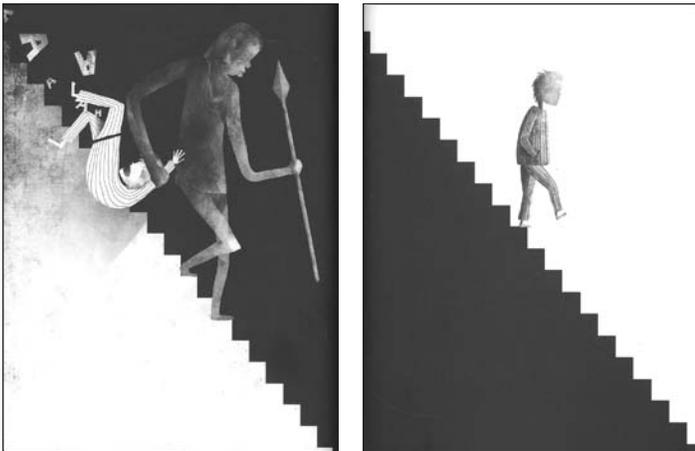
À partir de ce moment-là, l'histoire bascule dans la vie de l'auteur. Avec des mises en pages ne tolérant aucun détour, le caractère dramatique de la situation s'intensifie. Une porte s'ouvre dans le fracas d'un puissant CRAC! et, en vis-à-vis, le masque du visage guerrier surgit, grossi à outrance. «Alors que mes paupières tombaient doucement et que mon corps s'enfonçait dans le matelas, le guerrier d'ébène est apparu au bord de mon lit, gigantesque et silencieux. Il me regardait fixement [c'est moi qui souligne]. J'étais figé de peur.» Oui, ce masque immense, sans autre regard que celui des mots, s'impose dans un magistral face à face. Le récit n'attend plus, il s'anime et entre dans une sorte de rêve habité que le guerrier va lui-même proposer.

Mais avant, comme pour prendre des forces, s'offrir un temps d'arrêt et désamorcer les fructueux contrastes qui opposent les pages dans l'alternance des noirs et des blancs, des noirs et des gris. Ce très gros visage, que ferme un silence définitif, n'a pas de regard apparent, mais sa présence n'en est pas moins flagrante. Enfoncé dans le noir de la page, le regard de ce guerrier s'appréhende. Par son absence, il devient encore plus grave et plus dramatique. La frayeur se communique : «J'étais figé de peur.» Le récit, formulé au «je», a quelque chose d'intime. Comme témoins de l'aventure, nous suivons le propos de celui dont le souvenir fait revivre l'histoire. Ainsi prend forme, avec la page catégorique de l'escalier blanc/noir, l'incroyable séquence d'un drame étrange qui semble foncer dans l'irréel. Que l'enfant soit secoué dans sa descente abrupte de l'escalier ne ralentit nullement la détermination du guerrier à le conduire ailleurs. Il faut voir se conjuguer la réalité de l'enfant, vêtu de blanc opaque, à la transparence des formes du guerrier qui marche. Les gris de la transition, doublés de quelques forts contrastes, sont impressionnants. Et c'est le guerrier qui, ici, semble maîtriser la situation. Dans cet univers onirique, c'est lui qui guide.

Du monde fabuleux de l'inconscient

Un peu plus loin, une double page s'entrebâille comme s'il s'agissait d'une porte et





donne à voir une séquence plus claire. Là, le guerrier, seul, à contrejour, ouvre le bras dans un geste hésitant. L'extrême économie de moyens dont l'image fait preuve ne permet pas de savoir de façon certaine si le personnage est de face ou de dos. Il se trouve arrêté dans son mouvement proposant peut-être une invitation à le suivre. Mais pour aller où? L'effet de brume lumineuse qui l'entoure, comme un halo, fait penser à l'irréel du rêve beaucoup plus qu'à une destination concrète. C'est le moment que choisira l'enfant pour échapper à l'emprise du guerrier et revenir dans son monde.

L'histoire comporte ainsi plusieurs allers-retours. Elle compte aussi plusieurs escaliers, des chemins actifs de descente ou de montée. Des routes déterminantes qui dynamisent le récit et permettent le passage du quotidien concret à l'autre monde, celui du souvenir, du rêve et de l'inconscient. Doit-on oublier que l'essentiel du propos tend vers l'inconnu et qu'il est de curiosité et de quête de savoir?



Voici que l'enfant, courageusement, se risque dans les traces de cet étrange songe où le guerrier l'avait conduit. Il en cherche des bribes comme on fait parfois au petit matin pour mémoriser, avant qu'ils ne disparaissent, les morceaux d'un rêve. «Qu'est-ce qui s'était passé?» Cette planche reprend en inversé de noir/blanc l'escalier emprunté par le guerrier avec l'enfant, quelques pages plus tôt. Quand l'assise précédente semblait incertaine et le geste passablement mouvementé, ici, la solidité toute noire de ce grand escalier a de la détermination certes, mais aussi de la stabilité. Cette fois, l'enfant seul et debout est montré à mi-chemin de la descente. Il pourrait presque voler au-dessus des marches, tellement sa décision semble lui donner de l'élan! Et ce n'est que le début d'un long périple.

La clé du voyage

Après avoir apprivoisé sa peur, l'enfant se laissera prendre à l'étonnement de la connaissance. L'initiation est enclenchée. Dans une sorte de rituel, c'est nuit après nuit que «le géant silencieux me tirait du lit» pour me montrer le monde. Pas à pas, au cœur des songes, par cet étrange rendez-vous, l'enfant est amené à voir, à ressentir d'autres mondes. «J'ai ainsi découvert tous ces lieux dont mon père avait tant parlé.» Un prodigieux héritage que celui-là! Avant même d'énumérer ces nombreux pays et toutes leurs richesses, une planche met en scène le guerrier et l'enfant. Vus devant un grand espace vide, ils sont placés tout à fait à gauche de la double page et offrent la détermination bien marquée de leurs deux profils tournés dans la même direction. Cette planche est importante en ce qu'elle fixe le moment plutôt bref de la découverte, l'eureka justement associé au cheminement de l'histoire. En font foi le geste du guerrier, celui de l'enfant et son cri joyeux. Il y a aussi le grand oiseau posé sur sa tête, ce goéland des rivages, qui préfigure à sa façon l'approche d'un port nouveau. L'objet de la

découverte n'est pas visible ici, l'image nous maintient dans l'attente. «L'imagination est aussi une voie d'accès à la connaissance», écrit Edgar Morin. Cette tension vers l'inconnu le magnifie par un tel silence. Oui, on peut rêver de ce qui n'est pas montré. On peut faire grandir à volonté ses possibilités. Le trio guerrier-enfant-oiseau proposera dans l'image une infinité de nuances de gris en dégradé et en fondu devant le noir opaque de la mer. Ils sont vivants et actifs : ce sont eux les conquérants. Mais parcourir le monde a des limites. Surtout quand ce monde tient de l'ivresse de l'enchantement!

Présent tout au long de l'histoire, le guerrier massai, ce personnage de bois silencieux s'est fait le passeur d'une formidable expérience de vie. «Je ne sais pas combien de temps je suis parti, mais, un beau matin, vents et courants m'avaient doucement ramené au village.»

Et, étonnement, «personne n'a parlé de mon absence...».

(lu)

